

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 5 DECEMBRE 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par Léon Lédieu.—Chronique européenne, par Rodolphe Brunet.—L'honorable M. T. Berthiaume, par Hermance.—Petite poste en famille.—Poésie : L'hiver, par Augustin Lellis.—Une glorieuse journée : La bataille de Loigny en 1870, par le gén. Bounard.—Don Gur d'Alvar, par Jacques Saultais.—Origine du nom Pabos, par J.-Edmond Roy.—La mode modeste.—Le cinématographe, par Faucher de Saint-Maurice.—Récréations.—Poésie : L'homme, par A Paysant.—Qu'est-ce que la patrie, par Adolphe Hurteau.—Napoléon et le protestantisme.—Les petites bottines de Nenhomme par Corolle.—Nos gravures.—Notice bibliographique.—Les premiers pas de bébé, par Karoli.—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Feuilletons.

GRAVURES.—Beaux-Arts ; Trio de fleurs.—Le pont proposé entre Montréal et Longueuil.—Une chambre d'étudiants à Paris.—Beaux-Arts : Le rêve de sainte Cécile.—Le prince de Bismarck en famille (quatorze portraits).—Gravure de mode.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT CINQUANTIÈME TIRAGE

Le cent cinquantième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de NOVEMBRE), aura lieu samedi, le 5 DECEMBRE, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.



. Notre bonne vieille capitale, Québec, n'est pas précisément la ville des plaisirs et quand l'un de ses habitants fait part à ses concitoyens d'une idée vraiment drôle, elle a un franc succès.

C'est ce qui vient d'arriver à un monsieur que je ne connais pas, car "j'ignore son nom, sa naissance" comme Fernand, dans la "Favorite," et qui ne s'est fait connaître, dans une correspondance adressée à un journal, que sous le pseudonyme de "Why."

Inutile de lui demander "pourquoi ?"

Ce brave homme—je veux bien croire à ses vertus—

communiqué au public le marasme dans lequel l'a plongé la vue de drapeaux français et américains, à l'Académie de Musique, et l'absence du pavillon anglais.

Mais ce qui l'a le plus submergé dans un océan de pensées lugubres, ce sont les applaudissements frénétiques qui ont accueilli l'arrivée sur la scène d'une actrice drapée dans le drapeau tricolore et chantant la "Marseillaise."

—Ne sommes-nous pas citoyens britanniques ? s'écrie le malheureux, en semblant étouffer un sanglot.

Certainement, monsieur Why, nous le sommes, mais est-ce une raison pour tomber en pamoison parce que les drapeaux de deux grandes nations, des deux plus grandes républiques du monde, ornent une salle de spectacle ?

Après avoir gémi pendant dix lignes, le dit Why prend la note guerrière et demande fièrement, en retroussant sa moustache : —je le vois d'ici.

—Ne serait-il pas temps d'intervenir ?

Intervenir ? Pourquoi faire ?

En lisant cette prose, tout le monde s'est mis à rire.

Ah ! mon pauvre monsieur Why, que c'est donc chose fâcheuse de voir un homme tenir une plume et ne pas savoir s'en servir !

Votre lettre, pleine de larmes au commencement, de fiel au milieu et de colère à la fin, a produit l'effet d'un coup d'épée dans l'eau, ou d'un cautère sur une jambe de bois, et, puisque l'occasion s'en présente, je vais vous donner une petite leçon que vous pourrez méditer et mettre en pratique au besoin.

Ce que vous vouliez, c'était voir les drapeaux anglais dans la salle et, en cela, vous n'aviez pas tort, mais le moyen que vous avez employé, ou plutôt la forme que vous avez donnée à votre lettre est tellement ridicule, qu'il est évident que vous ne pouviez arriver à rien.

Un homme d'esprit se serait exprimé ainsi :

Monsieur le rédacteur,

J'ai assisté, hier soir, à la représentation de l'Académie de Musique. La salle était très artistement décorée de drapeaux français et américains, et l'auditoire a fait l'accueil le plus enthousiaste à Miss X..., qui a fort bien chanté la "Marseillaise" ; cependant, j'ai remarqué l'absence de pavillon anglais.

Simple oubli, sans doute, car l'Union Jack, le tricolore et le drapeau étoilé forment un ensemble très agréable à l'œil, comme je l'ai constaté souvent.

De plus, inutile de le dire, les spectateurs anglais seraient heureux de voir dans cette belle salle le drapeau de l'empire britannique.

Votre dévoué,

"BECAUSE."

Le lendemain, il y aurait eu dix drapeaux anglais à l'Académie de Musique.

Comprenez-vous, monsieur Why ?

Oui, alors, faites-en votre profit.

. Le bureau provincial d'hygiène demande en ce moment au Conseil Municipal de Montréal de ne pas priver d'eau les pauvres gens qui sont dans l'impossibilité absolue de la payer.

Actuellement—à la fin du dix-neuvième siècle—les citoyens de Montréal doivent, d'après les règlements, refuser un verre d'eau aux pauvres. Ils le doivent si bien, que la loi rend les voisins d'une famille pauvre, qui n'a plus l'usage de l'aqueduc, passibles d'une amende de vingt piastres ou de deux mois de prison, s'ils lui fournissent de l'eau !

Alors, ne pouvant avoir d'eau ni chez eux, ni chez "les voisins," les pauvres doivent aller s'approvisionner au fleuve ou aux puits, ce qui est le plus sûr moyen de faire naître une épidémie, puisque l'eau du fleuve et des puits est polluée par les égouts et les fosses d'aisance.

Et voilà où nous en sommes !

Et dire que dans une ville de trois cent mille âmes, il n'y a pas de fontaines publiques, où les pauvres pourraient s'approvisionner d'eau, été comme hiver—Pas une fontaine !

. Il était une fois une princesse, une grande princesse, qui comptait les rois par douzaines dans la généalogie de sa famille, une princesse riche, belle, instruite, jeune, aimée ; enfin une de ces princesses comme on en voit dans les contes que nous avons lus dans notre enfance et que nos chers petits lisent encore avec plaisir.

Elle répondait au doux nom d'Elvire, celui de la jeune fille idéale de Lamartine.

La princesse rêvait souvent dans le palais paternel, en Italie, de princes jeunes, beaux, puissants, semblables à ceux des contes en question, mais le prince rêvé ne venant pas, la princesse se décida, un beau soir, à se sauver avec un pauvre diable, laid, pas jeune, pauvre, d'une intelligence très médiocre et, qui plus est, *horresco referens*, marié et père de plusieurs enfants.

Et la belle princesse, échappée du palais de son père, court aujourd'hui les chemins, en compagnie du singulier être de son singulier choix.

La princesse Elvire est la fille de Don Carlos, prétendant à la couronne d'Espagne, de ce fameux Don Carlos que tout le monde connaît de nom.

. A la même époque, c'est-à-dire dans le même mois de novembre de l'an de grâce dix-huit cent quatre-vingt seize, vivait sous un ciel moins bleu, une autre princesse, pas aussi grande princesse que la fille de Don Carlos, mais princesse de bel et bon aloi, de par son mariage.

Ce qu'elle était riche, ce qu'elle était belle, cette princesse, dépasse la conception du chroniqueur du MONDE ILLUSTRÉ.

Elle avait deux enfants, deux beaux petits princes, l'heureuse mère !

Mais la princesse était probablement fatiguée du prince son époux, car elle aussi, un soir du mois des chrysanthèmes, s'enfuit en emportant sous son bras un bohémien, un tzigane, un vulgaire marchand de son, qui soufflait dans un fifre, quelque part en un restaurant de Paris.

Cette noble dame est la princesse de Caraman-Chimay.

. Don Carlos a renié publiquement sa fille, et ce n'est peut-être pas ce qu'il a fait de mieux, car rien ne prouve que la jeune princesse soit seule coupable en cette triste aventure.

J'ignore comment Don Carlos a élevé ses enfants, mais tout le monde sait que la vie, ancien régime, d'une reine ou d'une princesse espagnole n'est pas toujours d'une gaieté folle.

Je ne parle pas d'Isabelle II, une exception qui... n'insistons pas.

Je vous ai raconté, l'autre jour, comme quoi la reine de Portugal actuelle—très moderne et très intelligente cependant,—s'ennuyant un peu trop, eut la fantaisie de constater, à l'aide des rayons Roëntgen, les effets du corset sur sa conformation et celle de ses dames d'honneur ; eh ! bien, l'ennui qu'elle éprouvait devait être un délire de jouissances à côté de celui qui tourmentait la belle Elvire.

Et dire que tout cet esclandre ne serait sans doute pas arrivé si on avait inspiré à cette jeune princesse le goût du travail et si on lui avait inculqué des principes religieux.

Quant à la princesse de Caraman-Chimay, mère de deux enfants, celle-là n'a d'autre excuse que l'amour effréné de la bohème malpropre.

C'est une névrosée incurable.

. M. Raffaëli, peintre de Paris, raconte l'anecdote suivante qui m'a tout l'air d'être une fumisterie.

En 1870, j'avais vingt ans, j'avais le désir ardent de devenir artiste. Tous les arts attireraient mon attention ; cependant le Salon annuel devant ouvrir bientôt ses portes, je résolus de faire une peinture et de l'envoyer à tout hasard. Je n'avais alors jamais touché un pinceau.

Un de mes amis, fils d'un décorateur de théâtre, me